

Christian BOBIN

L'Enchantement simple
et autres textes

BOBIN, Christian, *L'Enchantement simple et autres textes*. Préface de Lydie Dartas. Paris. Nrf. Poésie/Gallimard. 2001. 175 pages.

Gallimard rassemble dans ce recueil les premiers textes poétiques que Christian Bobin (1951-2022) ait publiés, soit « *L'Enchantement simple, le Huitième jour de la semaine* (1986) et *l'Éloignement du monde* (1993) aux éditions Lettres Vives, ainsi que *le Colporteur* paru en 1990 chez Fata Morgana. Cet ensemble de poésie en prose tient du fragment, du journal, de l'essai, de l'annotation, un petit module pouvant ne pas dépasser trois lignes.

L'Enchantement simple est dominé par la figure d'Hélène, une petite fille qui n'est pas la sienne, une petite fille qui entre à l'école, « une petite fille en robe grise son goûter à la main » (40), une petite fille qui danse toute seule et dont la présence – « ce ravissement d'une fin du monde, que l'enfant me donne, avec abondance » (63) – comble l'auteur. Avec *le Huitième jour de la semaine*, Christian Bobin nous ouvre sa « chambre d'écriture » (106), « la chambre de lecture » (123) étant le lieu du *Colporteur*, chambres dans lesquelles l'auteur laisse courir une guirlande de comptines, « *il y a longtemps que je t'aime, jamais je ne t'oublierai* », « *nous n'irons plus au bois* », « *ma chandelle est morte* », qui s'enchevêtrent et sertissent ses mots d'innocence. *L'Éloignement du monde* brode, par petites touches, sur le thème de l'écriture, de la solitude, du silence et de l'amour qui sont un tout.

L'ensemble de ces textes est traversé par des réflexions sur l'enfance, la vie, l'écriture ou l'amour, mais on y trouve aussi de véritables petites critiques sur des auteurs – la « lecture étonnée » de Pascal par exemple (27) –, Montaigne, St Simon ou encore Artaud (41) faisant partie de ses lectures. Son goût de la musique ne s'arrête pas aux compositeurs ; il va jusqu'aux interprètes, comme Glenn Gould qui « joue à deux notes du silence » (42, 43) les sonates de Haydn. Et surtout, Bobin manifeste une réceptivité à la nature – du temps qu'il fait à la nuance d'un ciel ou à la présence d'un arbre – qui atteint à la contemplation et lui permet d'accéder à la « douce intimité des choses » – le « *物の哀れ/mono no aware* », cher au cœur des Japonais – dans laquelle il nous introduit subrepticement.

On peut certes déplorer l'abus de l'oxymore – « elle est perdue, elle est souveraine. » (40), « elle se hâte, immobile » (60) « folle sagesse » (105) etc... – dont la fréquence fait fabrique. Mais par ailleurs, le lecteur n'a jamais à s'interroger sur le référent – « mais à quoi, à qui fait-il allusion, s'adresse-t-il ? » comme avec Noël ou Braun, trop souvent hermétiques. Rendons hommage à cette merveilleuse et modeste clarté de l'écriture de Christian Bobin.

Citations

L'Enchantement simple

« Il a plu durant ces quelques lignes. Je ne m'en aperçois qu'à présent, par la fraîcheur ressuscitée du lilas contre la fenêtre. » p. 30

« Un autre jour, le même (...) » p. 30

« Sa folie est ordinaire, somptueuse. C'est celle du premier âge de la vie, de l'enfance. Une défaillance dans la mort partout régnante. » p. 32

« J'écris pour extraire de ce tourment la substance noire, radieuse, qu'il contient en son centre, pour vous chasser de moi, pour lancer contre vous le chien des mots. Et c'est sans importance. Ces lettres ne sont d'aucun secours. La joie mauvaise de l'écriture, la destruction du cœur malade, corrompu par le mensonge d'une mémoire. Tout écrire, tout détruire et d'abord vous, l'illusion de vous, pour enfin vous découvrir, vous, la pierre lavée par le déluge, le nom blanchi par les injures. » p. 39

Le Huitième jour de la semaine.

« Aucun livre ne peut nous sauver de notre vie. Aucune parole ne sait recueillir ces éclats qui nous reviennent et nous élancent, empêchant le soir de descendre, la paix de venir. Nous sommes dans le temps, courbés sous la mort. Il n'y a pas d'issue au chemin puisqu'il n'y a pas de chemin. Il n'y a pas de consolation puisque tout nous blesse et rien ne nous fait mourir. Il n'y a que les choses devant nos yeux et la lumière des choses. Il n'y a que ces araignées d'eau que je regarde filer sur la soie d'un étang, fragiles, avançant par saccades comme sous l'accès d'une pensée sans cesse interrompue, sans cesse reprise, inventant la légèreté d'une voie entre les deux éternités massives de l'air et de l'eau. C'est avec des mots aussi grêles que leurs pattes que j'écris. C'est avec leur instinct que je laisse aller la main sur le grain de la page, entre l'encre et le jour. Il me manque leur grâce. Il me manque la finesse de leur trait et la simplicité de leurs heures. » p. 81-82

« J'attends mais ce n'est pas pour attendre. Je me tais, je ne fais rien, et dans ce rien d'une soirée, j'apprends lentement à nommer ce qui me comble et m'échappe : l'émerveillement d'une petite feuille verte, égarée dans la crue des lumières. » p. 88-89.

« Combien de mois, combien de vie faut-il pour écrire une phrase qui égale en puissance la beauté des choses ? » p. 105

Le Colporteur

« Les mots traversent l'éther de la page. À peine veut-on les saisir, entre deux doigts de fée, qu'ils meurent et renaissent plus loin : comme à ce jeu, vous en souvenez-vous, où il est question d'un bois, et où demande est faite au loup de signaler sa présente. Semblablement, le lecteur *y est* lorsque l'auteur *n'y est plus*, tous deux se cherchant en vain dans la forêt de la *Langue d'or*.

Lire. Déplier l'échelle qui est dans l'âme, dont les degrés se perdent de vue, vers le haut comme vers le bas. » p. 128.

L'Éloignement du monde

« Thérèse d'Avila, lorsqu'elle faisait à manger pour ses sœurs veillait à la bonne cuisson d'un plat et concevait dans le même temps des pensées éblouissantes de Dieu. Elle exerçait alors cet art de vivre qui est le plus grand art : jouir de l'éternel en prenant soin de l'éphémère. » p. 173